

## VI. L'Anus-du-Monde

Avez-vous jamais été confiné dans un lieu clos avec un individu lambda ? Lambda est vite chiant ! Il vous suffit de le perdre de vue un instant pour vous rendre compte qu'il vous a grimpé sur la tête, alors qu'il n'a rien à y faire ! Je dirais bien que c'est une question d'espace vital, mais c'est un terme trop connoté, Adolphe Hitler se l'est approprié et vous pouvez vous brosser pour vous en resservir.

Je parlerais plutôt d'aura : cet espace de vie compressible qui vous entoure et qui vous permet, lorsqu'il est compressé, d'ignorer la personne collée contre vous dans un transport en commun mais qui vous oblige, lorsqu'il se décompresse, à saluer un passant que vous croisez à plus de cinquante mètres dans un désert.

Imaginez que vous soyez assis seul sur un banc, dans un lieu où les bancs ne manquent pas et que Lambda vienne s'asseoir juste à côté de vous. C'est louche. Sans qu'un mot ne soit dit, c'est déjà une agression.

Si vous restez coi, c'est comme si vous n'osiez pas envisager l'agression par crainte d'avoir à y répondre. Si vous vous levez pour partir, vous reconnaîtrez qu'il y a agression, c'est déjà une chose. Mais ce faisant, vous reconnaîtrez aussi que vous ne pouvez que sonner la retraite.

Dans les deux cas, c'est la défaite ! La seule réponse à cette agression passe par le verbe : « casse-toi, tu pues ! ». Il n'y a pas à tortiller, quand Lambda vient se mesurer à vous, il faut passer à la toise !

Il serait intéressant d'étudier à quelle distance votre aura décompressée cessera de transformer Lambda en intrus. Je pense que l'aura obéit à quelque chose comme l'inverse de la formule de la gravitation de Newton.

Prenez la Reine des Rosbeef et le manant Lambda. À quelle distance Lambda peut-il pénétrer l'aura de la Reine des Rosbeef sans être détecté comme n'ayant rien à y foutre ?

Si c'est le Roi des Belges qui approche, il pourra le faire avec beaucoup plus de proximité que Lambda avant que cela ne soit relevé comme une inconvenance.

Ce n'est pas une question de masse, comme dans la gravitation, mais ça y ressemble diablement. Au passage, je suis sûr qu'on démontrera un jour que la force de répulsion entre la Reine des Rosbeef et l'un ou l'autre de ses visiteurs est inversement proportionnelle au carré de la distance sociale.

Allons, sautons le pas et écrivons la formule :

- Définissons la notoriété comme le nombre d'individu qui connaissent une personne. Ses fans, en quelque sorte.
- Soit  $N_Q$ , la notoriété de la Reine des Rosbeef,
- Soit  $N_L$ , la notoriété de Lambda,
- Soit  $d$ , la distance sociale entre la Reine des Rosbeef et Lambda.

Alors, la force de répulsion qui tend à dissuader Lambda d'approcher la Reine des Rosbeef peut s'écrire :

$$F = k \times N_Q / N_L / d^2$$

- où  $k$  est un coefficient de proportionnalité sans dimension,
- où  $F$  se mesure en nombre de coups de pieds au cul que Lambda prend pour inconvenance.

Remarquons en passant que cette force de répulsion est bien proportionnelle au rapport  $N_Q/N_L$  qui est d'autant plus grand que  $N_L$  est petit.

L'inconnue que nous devons déterminer est «  $d$  », la distance minimum à laquelle Lambda peut approcher la Reine, que nous pouvons déduire de l'égalité précédente et que nous avons définie comme distance sociale :

Cette distance est égale à la racine carrée du quotient des notoriétés respectives de la Reine et de Lambda divisé par le nombre de coups de pieds au cul que Lambda héritera par son seul mérite et nous pouvons écrire :

$$d = k \times \text{racine}^{\text{carrée}}(N_Q/N_L / F)$$

Là, je pense que nous avons fait un grand pas en avant pour parler du confinement sur le « Jellyfish Beda » et j'aurais voulu trouver une métaphore qui vous fasse comprendre ce que nous pouvions ressentir mais le doute m'habite : est-il vraiment utile de faire comprendre un événement en le transposant dans une autre situation qui n'ajoute rien à la compréhension de l'événement que vous voulez exposer ?

Pour vous faire comprendre ce que nous ressentions dans la situation de confinement où nous nous trouvions, n'est-il pas plus simple de vous demander d'imaginer que vous vous trouviez sur un bateau sans autre perspective que l'océan sans limite avec Lambda qui vous devient insupportable ? Bref, d'imaginer que vous êtes dans la même situation que la nôtre. C'est comme l'éternité, c'est long surtout vers la fin. S'il m'est permis de reprendre à mon compte cet aphorisme éblouissant.

Depuis que nous n'étions plus qu'une quinzaine de vieux, de vieilles et de bon à rien, je veux parler de moi, l'espace dont nous disposions sur le « Jellyfish Beda » nous semblait plus restreint. Et pourtant, nous étions moins nombreux.

Comment expliquer que lorsque nous étions deux cent vingt-trois, nous nous sentissions moins opprimés ? Peut-être avions-nous assez de problèmes de promiscuité à régler pour souffrir de l'exiguïté de notre prison ? La réponse se trouve-t-elle dans l'équation démontrée ci-dessus ?

Mais depuis la razzia des passeurs, plus aucune cohue n'arrêtait le regard qui se perdait sur l'horizon sans limite.

Comment supporter, assis à la proue, le regard de l'autre, assis à la poupe ? N'était-il pas en train d'intriguer quelque machination pour vous usurper la place ?

Je ne nie pas que nous n'ayons eu des problèmes lors, par exemple, de l'épisode des mutins. Mais de quoi s'agissait-il alors ? Nous avions deux groupes bien cohérents qui luttaient l'un contre l'autre.

À part Nyan-Nyan, qui regardait cela de sa timonerie, et moi, qui hésitait entre les deux parties sur le parti à prendre, tout était simple car l'individu n'existait plus. Il était dissout dans les deux groupes : ceux du canot et ceux du bateau.

Et je le démontre : quoi de plus urgent, durant cet épisode, que de se remplir la panse. Et pourtant, ne les vîmes-nous point se lancer des conserves à la tête, non pas tant pour l'intégrité des individus qui composaient les deux groupes que pour la pérennité de ces derniers ?

Mais à l'heure où nous regardions le temps filer en nous surveillant de côté, du bout des cils, maintenant que nous étions dispersés, je peux vous dire qu'une boîte de conserve, je l'eus gardée pour moi ! Quant à Lambda, il n'avait pas intérêt à venir trop près.

Vous l'aurez compris, à part Nyan-Nyan et Fleur-de-Courge qui se regardaient dans le jaune des yeux, nous avions faim et nous nous emmerdions. Bref, nous déprimions.

Et puis un soir, coup de tonnerre dans un ciel sans nuages, voilà Nyan-Nyan qui sort de la timonerie et qui nous annonce tout de go, comme une chose des plus anodine :

– Demain matin, nous serons en vue de « Guda Ka Duniya », l'île de l'Anus-du-Monde !

– Et comment le sais-tu ?

– Ben... Mon smartphone...

Putain ! Il y avait des instruments de navigation sur ce bateau pourri ? Quand je pense que, seulement quelques décennies en arrière, il nous aurait fallu un chronomètre calé sur le méridien de Greenwich pour déterminer notre longitude, un sextant pour notre latitude et quelqu'un pour s'en servir avec cinq années d'études ! Et là, avec un simple smartphone reconditionné, acheté d'occasion à un receleur pour trois euros six sous, on pouvait s'embarquer avec Christophe Colomb ou Magellan sans perdre le nord ! Merci monsieur Gougueule !

Je vois des petits malins qui se poussent du coude et qui se disent entre eux : « Et comment tu le recharges, ton smartphone ? »

Abrutis, pour quinze euros quatre-vingt-dix-neuf, tu as un chargeur solaire chez Amazon ou Cdiscount.

– Machin ! - m'appela Nyan-Nyan - Fleur-de-Courge ne veut pas débarquer : elle ne veut plus séjourner dans un centre d'hébergement pour migrants géré par le HCR ! Alors, je gagnerai la côte à la nage avec elle et après, nous nous démerderons. Mais de toutes façons, on ne peut pas aller plus loin, on va être à court de fuel !

– Nyan-Nyan, je ne me suis pas pressé le citron pour t'amener jusqu'ici et te laisser partir sans moi. Je viens avec vous !

– C'est d'accord !

Il manquerait plus qu'il ne soit pas d'accord ! Non mais, qui c'est l'auteur ?

– Alors demain, on s'approche au plus près, avant que les garde-côtes ne nous abordent et on file à la nage !

– Pas en crawl ! - demandai-je horrifié.

– Non, en brasse coulée, pourquoi ?

– Faudra qu'on en parle...

Le lendemain matin, Nyan-Nyan manœuvra pour arriver à proximité de la côte avant que le soleil levant ne révélât la présence d'un nouveau bateau plein de foutus migrants.

Nous finîmes par convaincre Grand-Père Pitamaha de nous suivre alors qu'il était prêt à nous faire ses adieux et se résignait à rejoindre le camp de déplacés du HCR. Nous étions à quelques centaines de mètres de la côte mais la mer était calme et l'eau presque tiède.

- Viens avec nous, Grand-Père ! Je te prête ma bouée canard !
- Tu ne peux pas me demander ça, c'est dégradant !
- Je te jure que personne ne se fouta de ta gueule ! Cas de force majeure !
- Juré ?
- Juré !
- Bon, alors, je viens !

L'île de « Guda Ka Duniya », l'Anus-du-Monde, mieux connue sous le nom de « Trou-du-Cul-du-Monde » est une île administrée par l'Inde avec le minimum requis pour accueillir des bordées de touristes : des boutiques de souvenirs éphémères, des pauvres, un camp de déplacés auxquels on peut se mêler pour, le temps d'une journée, vivre l'aventure des bénévoles du HCR et s'y prendre en selfies. Escale inévitable sur la route maritime de Rangoon à Pucket. Vous ne pouvez pas manquer ça !

Nous prîmes pied sur la plage au moment où le soleil se levait. Nous aurions pu passer pour des touristes un peu matinaux, sauf qu'on s'y retrouvait en slip, avec le string minimum. Pas de quoi fouetter un chat.

Nyan-Nyan s'assit sur le sable, à la limite des cocotiers et nous invita à faire de même. Grand-Père Pitamaha fit disparaître discrètement ma bouée canard et je fis celui qui n'avait rien vu !

– Bon - dit Nyan-Nyan - maintenant il faut que je vous dise quelque chose...

Allons bon, qu'allait-il nous révéler.

– Vous êtes conscients que nous ne pouvons pas rester ici ? Alors, ça tombe bien, le bateau de croisière, le « Belétron », sur lequel j'étais, avant d'en sauter pour rejoindre le « Jellyfish Beda » fait escale ici dans deux jours. Je le sais, j'ai étudié son parcours...

– ...Et alors ?

– ...alors, nous allons le prendre... En tant que touristes...

– Qui nous ?

– Le maximum d'entre nous... Moi j'ai encore mon pass et je peux embarquer. Mais il faudrait encore trois pass pour vous et je ne sais pas comment nous les procurer...

– Pour moi, ça suffit... - dit Grand-Père Pitamaha - Si je peux vous aider à vous procurer deux pass, je n'aurai pas raté ma vie ! Ça m'excite d'avance !

– Grand-Père...

– Non, non, écoutez-moi ! Je ne sais pas comment nous allons faire mais vous allez embarquer tous les trois sur ce foutu bateau ! Allez, debout, allons vers le port, nous réfléchirons en route !

Nous croisions encore une fois la route du « Belétron » ! Vous parlez d'une coïncidence ! Monter à bord de ce navire de luxe était une chose que je n'aurais jamais pu m'offrir, même en classe économique. Disons que j'aurais pu le faire si je n'avais pas été licencié. Mais je n'aurais jamais pu me payer la classe Prestige, comme se l'étaient vu offrir les Martin pour leur retraite ! Après toutes les expériences professionnelles que nous avons partagées lorsque nous travaillions ensemble, ils

pouvaient quand même bien partager leur cabine de luxe avec moi !

– Nyan-Nyan, que traîne-tu dans ton sac ?

– Tout ce qui me reste de ma vie d'avant... et mon uniforme du « Belétron » !

– Tu crois qu'il irait à Fleur-de-Courge ?

– ...Oui, je crois, en reprenant un peu les jambes et en donnant des fesses... À quoi tu penses ?

– Je pense que la société de croisière du « Belétron » pourrait offrir une visite guidée à deux passagers pris au hasard !

Il y avait quelques détails à mettre au point mais avec ma carte bancaire glissé dans ma chaussette, on pouvait en voir la farce ! Le plus dur, c'était de choisir deux passagers au hasard ! Pic, nic, douille, c'est toi l'andouille...

Fleur-de-Courge était impeccable dans son uniforme du « Belétron ». Elle se tenait debout devant la voiture de maître et regardait les passagers descendre du navire par la passerelle qui leur était réservée.

Elle ne fut pas longue à repérer les deux Martin sur le pied de guerre qui prenaient possession de l'île du Trou-du-Cul-du-Monde, au nom du droit à la retraite.

– Monsieur et Madame Robert et Denise Martin ? - s'enquit-elle en s'avançant respectueusement vers les deux blaireaux.

– Soi-même ! - répondit Robert,

– Je me présente : Nivhu Nikohnu, hôtesse spéciale du « Belétron », déléguée auprès des Autorités de l'Anus-du-Monde. Je suis chargée de votre introduction auprès du Gouverneur, comme le comprend votre Package Prestige.

La mâchoire de Robert tomba par terre, tant il était stupéfait.

– Le Gou... Le Gougou...



– ...Le Gouverneur ? - termina Denise - Nous sommes invités par le Gouverneur ?

– Tout à fait, vous n'étiez pas au courant ?

– En fait, nous nous y attendions un peu... - plastronna Robert.

– Mais le bateau ne repart-il pas dans quatre heures ? - s'inquiéta Denise puisque, des deux, c'est elle qui était du naturel le plus inquiet.

– N'ayez crainte, nous avons tout notre temps. Et puis vous avez bien validé vos pass, en débarquant ?

– Tout à fait ! - confirma Robert.

Puis se tournant vers Denise :

– C'est une sécurité : le « Belétron » ne peut pas appareiller tant que tous les pass validés au débarquement ne l'ont pas été de nouveau à l'embarquement !

– Je vois que vous savez voyager ! - s'émerveilla Fleur-de-Courge.

– Oui, un peu ! - se rengorgea Robert.

– Le problème, c'est que nous ne sommes pas habillés pour une réception ! - s'attrista Denise.

– Votre problème n'en est pas un, nous avons de quoi vous habiller local, si vous voulez bien me suivre dans notre agence... Robert, si vous permettez que je vous appelle par votre petit nom...

– Faisez, faisez... - concéda Robert avec un rond de jambe.

– ...Alors, dites-moi, Robert, vous faites combien en Sherwani ?

– ...Ben... Euh... C'est quoi le Chervani ?

– C'est cette longue veste indienne qui descend aux genoux. Cela se porte sur un pyjama. C'est typique ! Vous faites combien, en gilet reporter à poche ?

– Du L

– Non Robert, tu fais du S ! Trouvez-lui un Chèvrani en S ! Moi, ce sera un XS !

– Pour vous, Denise, ce sera un sari ! Eh bien voilà, voyez comme tout s’arrange !

Ils entrèrent dans la boutique de vêtements folklos pour touristes, tenue par la gérante à qui j’avais donné mon numéro de carte bleue.

– Allez-y - dit Fleur-de-Courge - choisissez ce qui vous plait ! Surtout, ne regardez pas au prix, c’est la maison qui offre !

– Regarde Robert, celui-là me plairait bien - dit Denise,

– Tu as vu le prix : mille roupies, c’est pas un peu cher ?

Tu parles, Charles, elle en prend pour douze euros, la mère Denise. Même si je n’ai pas beaucoup de rentrées en ce moment, ma carte bleue résistera au recul !

Robert, lui, opta pour un Sherwani doré, tout ce qu’il y a de simple, avec un pyjama rouge rubis à mille cinq cents roupies.

– Robert tu es magnifique !

– Denise a raison ! Robert, vous êtes princier !

– Tu ne veux pas un turban ? - demanda Denise,

– Non, non, je n’aime pas avoir la tête serrée !

– Robert a raison, je lui conseillerais de garder son chapeau spécial tropique. C’est un Stetson, tout de même !

Robert bouscula Denise pour se tourner et se retourner devant la glace.

– Oui, cela ira ! - concéda-t-il

– Que va-t-on faire de nos habits ? - demanda Denise,

– Vous les reprendrez en revenant et vous pourrez garder ceux-là !

Ils quittèrent la boutique où ils m’en avaient mis quand même pour Trois mille deux cent quarante-trois roupies. Trente-huit euros quatre-vingt-quatorze ! Je survivrai. Et puis c’était un investissement !

Vous remarquerez que jusque-là, je me suis abstenu de parler de roupie de sansonnet. Je voulais juste être sûr que vous l'aviez remarqué.

– Alors, quel est le programme - s'enquit Robert avec gourmandise.

– Eh bien, nous montons en voiture à la résidence du Gouverneur ! Cela va nous prendre une petite vingtaine de minutes. Une fois en haut, il nous restera trois heures avant l'embarquement. Nous resterons une heure chez le Gouverneur, une demi-heure pour redescendre, notez que je compte large, il vous restera encore une heure pour faire les boutiques et vous diriger vers le « Belétron », cela vous rassure-t-il, Denise ?

Denise était rassurée. Je l'aurais embrassée, cette petite Fleur-de-Courge !

Ils se dirigèrent vers la Rolls-Royce dont le chauffeur stylé leur ouvrit les portières. Les Martin s'y installèrent comme s'ils avaient été la Reine des Rosbeef et Consort. La voiture démarra, Robert et Denise firent coucou de la main aux passants ébahis qui s'écartaient en les regardant passer. Ils attaquèrent les lacets qui grimpaient vers la Résidence du Gouverneur, en suivant les panneaux qui en indiquaient la direction.

– Ah, c'est bien indiqué - remarqua Denise.

– Parce que c'est l'endroit le plus important de l'île - lui expliqua Robert en se haussant du col.

Les Martin étaient à l'aise, les fesses confortablement calées sur les sièges de la limousine à la place qui leur revenait, celle des V.I.P., en évitant le jeu de mot éculé. Vieille pie, voilà, c'est fait !

– Dis-voir - chuchota Denise à Robert - tu ne trouves pas qu'il ressemble à Nyan-Nyan, le chauffeur ?

– C’est vrai, cela prouve que j’avais raison : ils se ressemblent tous ! C’est Nyan-Nyan, mais en plus costaud ! J’ai remarqué que les gens du pays sont plus râblés que les Indiens...

– Comment s’appellent les habitants de l’île de l’Anus-du-Monde ? - lui demanda Denise,

– Je n’en ai pas la moindre idée - répondit Robert,

– Madame, comment s’appellent les habitants de l’île de l’Anus-du-Monde ?

– Les Panproctoïliens, Denise... Mais vous pouvez m’appeler par mon petit nom : Nivhu Nikohnu. Mon nom de famille, c’est Chtambrou-y !

– Ah ? C’est vrai, tu as raison - concéda-t-elle à Robert - ils se ressemblent tous mais lui moins que les autres...

Elle bailla.

– Je piquerais bien un petit roupillon, moi...

– C’est l’émotion ! Ça me faisait toujours ça quand j’allais voir une grosse légume... Tu vas t’y habituer, tu vas voir !

C'est qu'il connaissait du monde, Robert.

Au bout d’une vingtaine de minutes, ils arrivèrent enfin à ce qui devait être l’entrée du parc de la Résidence qui s’ouvrait devant « l’Auberge du Gouverneur », ce qui pouvait se faire de mieux dans l’île du Trou-du-Cul-du-Monde, devant lequel se tenait un majordome raide, dans une tenue impeccable. Grand-Père Pitamaha était magnifique !

Il s’approcha de la voiture, salua les Martin comme s’ils étaient des ambassadeurs et s’adressa à Fleur-de-Courge :

– Bonjour, Madame Nivhu Nikohnu Chtambrou-y, Monsieur le Gouverneur vous attend, ainsi que ces Messieurs-Dames, dit-il en mettant des majuscules à ses mots et en s’inclinant à nouveau vers les Martin qui se sentaient devenir important comme jamais.

– Toutefois - reprit-il, en se tournant vers Fleur-de-Courge - en tant que Chef de la Sécurité de Monsieur le Gouverneur, je suis astreint à certaines obligations qui relèvent de ma charge et que nos hôtes comprendront : vous allez me confier vos pass afin que je puisse aller chercher vos laissez-passer dans la Résidence !

– Mais j’ai toujours mon laissez-passer avec moi - répondit Fleur-de-Courge avec un sourire.

– Alors, peut-être que pour aller plus vite, vous pourriez me conduire en voiture jusqu’à la Conciergerie de la Résidence et revenir aussi vite chercher nos invités qui peuvent attendre sur la terrasse de l’auberge, en commandant ce qu’ils voudront, aux frais de Monsieur le Gouverneur ?

– Mais il n’y a pas de problème mon cher - s’exclama Robert en sortant son pass et celui de Denise de la poche secrète de son gilet reporter, qu’il avait gardé sous son Sherwani, et en les tendant d’une main autoritaire vers le Chef de la Sécurité de Monsieur le Gouverneur.

Celui-ci les saisit d’une main qui tremblait peut-être un peu. Puis il ouvrit la porte à Denise pendant que le chauffeur ouvrait celle de Robert et les conduisit vers la terrasse de l’auberge. Il claqua des mains, un maître d’hôtel apparut.

– Champagne ! - commanda le Chef de la Sécurité.

Les Martin se regardèrent, ils étaient comblés mais restèrent aussi naturels que pouvaient l’être des personnalités fréquentant les gouverneurs. Ils s’installèrent sur de confortables fauteuils de rotin, à l’ombre d’un parasol.

Les laissant à leur consommation sur la terrasse en balcon qui donnait vers le sud-ouest où l’on pouvait voir le port et le « Belétron », le Chef de la Sécurité de Monsieur le Gouverneur retourna à la voiture dont le chauffeur lui ouvrit respectueusement la portière en saisissant sa casquette. Puis la voiture franchit les grilles de la Résidence et s’éloigna derrières

les arbres vers la conciergerie. En cahotant des hoquets de rire de ses occupants.

Les adieux furent douloureux. Grand-Père Pitamaha était en larmes. Nous voir partir et qu'il restât à terre lui signifiait que c'était la fin de sa vie. Il allait s'endormir pour le compte sur un lit de camp, dans la chaleur d'une toile de tente et c'en serait fait de lui. Après tout ce qu'il avait vécu et sans pouvoir le raconter. Assisté peut-être par des bénévoles qui venaient expier les fautes de ceux de leur caste dans le plus complet anonymat, sans jamais qu'ils fussent béatifiés un jour. Ou peut-être le seraient-ils, par lots. Sous le nom collectif de bienheureux MSF !

– Foutez le camp ! - dit Grand-Père Pitamaha - Que ce qui nous sert encore de dieu pour le temps qu'il nous reste vous bénisse. Vous m'avez donné le plaisir le plus intense de ma vie : j'ai cru que j'allai me pisser dessus ! Rien que pour ça, ça valait le coup de vivre jusque-là. Je vous en supplie : ne vous faites pas prendre ! Vous me raconterez plus tard quand nous seront morts ? Vous promettez ?

Grand-Père Pitamaha était parti du Bangladesh pour rejoindre une hypothétique famille en Malaisie. C'est ce qu'il avait prétendu quand nous nous étions embarqués à Chittagong, au Bangladesh, là où sont regroupés les déplacés du Myanmar.

Mais en fait, il avait simplement ajourné sa mort, en espérant apporter son aide à des jeunes qui avaient choisi l'exil vers la Malaisie. Pour ça, il avait échoué. Où étaient-ils, maintenant ? À quel romancier distingué allaient-ils servir de chair à roman, comme on parle de chair à canon ? Dans quels bordels de Bangkok se feraient-elles violer leur jeunesse par des gros lards en mal d'érotisme exotique ? Dans quelles plantations de palmiers à huile seraient-ils retenus comme esclaves ? Il avait

tout foiré ! Qu'avait-il fait gagner à ces jeunes avec ces quelques semaines de sursis, pendant lesquelles il n'avait fait que remettre sa mort à plus tard en leur imposant une bouche de plus à nourrir ?

Aussi, cette pantalonnade sur l'île de l'Anus-du-Monde, si elle ne rattrapait pas tous ses échecs, lui permettrait de mourir doucement, en apothéose et en pouffant de rire, rien qu'à imaginer la gueule des Martin lorsque le barman leur avait présenté l'addition du Champagne. Adieu Grand-Père Pitamaha, je t'ai créé mais ce n'est pas moi qui te tue. Je ne t'oublierai jamais.

Mais revenons aux Martin. Ceux-ci dormaient dans leurs fauteuils en rotin. Robert avait rabaissé son Stetson sur les yeux, pour se protéger du soleil qui baissait sur l'horizon. La bouteille de champagne était vide, les Martin étaient bourrés et pionçaient sous la chaleur.

Soudain, les deux coupes vides se déplacèrent l'une vers l'autre et finirent par se toucher en émettant un son d'une fréquence suraigüe : la basse ronflante d'une sirène de bateau, en faisant vibrer la table, faisaient glisser les coupes. Les Martin ouvrir un œil.

– Quel drôle de br... bruit... - bafouilla Denise - ce sont les coupes qui vibrent, c'est marrant !

Robert grogna et ouvrit un œil,

– C'est à cause du son basse fréquence ! Ça transporte énormément d'énergie, si je te disais qu'un jour...

– Tiens, voilà le maître d'hôtel qui s'ramène...

Celui-ci, voyant les Martin bouger, se dirigeait vers leur table.

– Si ces Messieurs-Dames veulent bien m'excuser, nous ne sommes pas ouverts ce soir et nous allons fermer pour la saison...

– ...et ? - demanda Robert hébété,  
– ...Si vous vouliez bien me régler la consommation, vous seriez aimables !

Robert le regarda sans comprendre,  
– Le champagne... reprit le maître d'hôtel.  
– ...Mais le Gouverneur... - balbutia Robert.  
– Le gouverneur de quoi... De qui parlez-vous...  
– ...Ben... Le Gouverneur de l'île... Il nous a invité... Elle est où, l'hôtesse ? C'est lui qui paie...

Une nouvelle basse ronflante de la sirène d'un bateau se fit entendre.

– Oh ! - s'exclama Denise - Un bateau de croisière qui s'en va... Il est comme le nôtre ! Décidément, ils se sont donné rendez-vous...

Une dizaine de secondes s'écoulèrent pendant lesquelles le maître d'hôtel tapota nerveusement son facturier. Puis Monsieur Martin, émergeant avec peine de sa torpeur, se remit les yeux en face des trous et les pendules à l'heure. Ça y était, il était updaté.

Alors seulement, il bondit de sa chaise en poussant un hurlement désespéré, le regard tourné vers le port. Madame Martin vit avec stupeur qu'il était en train de pisser dans son froc. Elle se tourna vers la mer, en comprit la raison et tomba dans les pommes.

Les Martin couraient dans l'allée qui menait vers le Palais du Gouverneur. Si un homme pouvait les sauver, c'était lui. Madame Martin s'était remise, on lui avait apporté un verre d'eau et Monsieur Martin avait payé le champagne pour se débarrasser du maître d'hôtel qui les regardait, éberlué, filer en courant dans l'allée qu'avait empruntée la voiture de Madame Nivhu Nikohnu Chtambrou-y.



Essoufflés et suants, ils arrivèrent enfin devant une grande esplanade, lui avec son Sherwani déboutonné jusqu'en haut, elle, le sari remonté jusqu'aux cuisses.

Là, se dressait un majestueux bâtiment de style victorien qui semblait désert. Ils s'approchèrent d'un imposant perron desservi par deux escaliers latéraux qui menaient à une porte fermée. Ils cherchèrent une sonnette, il n'y en avait pas. Mais il y avait un heurtoir.

Monsieur Martin toqua d'abord. Il attendit. Pas une réponse, pas un frôlement. Rien. Il se mit à frapper, puis à cogner sur la porte. Maintenant il ordonnait, il suppliait qu'on lui ouvrît.

Ses coups résonnèrent dans le bâtiment comme s'il était vide. Madame Martin s'était assise sur les marches, hébétée, la tête dans les mains. Monsieur Martin cessa d'emmerder le heurtoir massif et resta debout, la tête appuyée à la porte, les bras ballants le long du corps.

Finalement, il se détourna et vint s'asseoir lourdement à côté de Madame Martin. Son pyjama rouge avait viré au sombre là où il était mouillé de pisse.

Combien de temps restèrent-ils ainsi ? Le jour tombait. Les insectes du soir stridulaient. Les grenouilles avaient entrepris leur cliquetis démentiel. Ils se taisaient.

Dans l'allée qui sombrait dans la nuit, une bicyclette s'approcha. Elle traversa l'esplanade en biais et allait s'éloigner vers l'arrière du bâtiment lorsque Robert, qui l'avait vue, eut l'idée d'interpeler le cycliste. L'homme mit pied à terre, regarda à qui il avait affaire et s'approcha du couple.

– Bonsoir, coassa Robert.

– Bonsoir...

– C'est quoi ce bâtiment ?

– C'est le Palais du Gouverneur... On ne le visite plus...

– ...Et il est où, le Gouverneur ?

- ...Le gouverneur ?
- Oui - s'énerva Robert - il est où ?
- ...Ben... Il est parti...
- Il est parti où ?
- ...Je sais pas... En Angleterre, peut-être...
- Quand, est-il parti !
- Oh, il y a longtemps, ça je sais : il est parti en mille neuf cent quarante-sept, au moment de l'indépendance de notre pays...

Robert retourna lentement s'asseoir à côté de Denise.

- ...Bonsoir ? - tenta le cycliste qui n'y comprenait rien à ces clowns échappés de Bollywood.
- Bonsoir ! Euh, attendez... Il y a une autre sortie que celle par laquelle vous êtes entré ? Pour les voitures...
- Oui, on sort par derrière et on rattrape la route qui monte du port plus bas...
- ...Et c'est loin, le port ?
- Huit kilomètres... À cause des lacets...
- On peut appeler un taxi ?
- Il n'y a pas de taxis...
- Il y un hôtel ? Quelque part ?
- Il n'y a plus d'hôtel sur l'île...
- Alors... On est foutu ?
- ...Je crois bien... Oui... Bonsoir ?
- Bonsoir !